

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale**

Band (Jahr): **67 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bibliographie

LALOY : **Cimiers d'Auvergne**. (Bulletin Hist. de l'Auvergne LXXII, 1952, p. 59.)

Bien que le cimier n'ait pas été, en France, moins utilisé qu'en d'autres pays, les auteurs ne lui ont jamais porté toute l'attention des Allemands, par exemple. Aussi, fort rares sont les anciens armoriaux où figure cet ornement. Le célèbre *Armorial d'Auvergne, Bourbonnais et Forez*, de GUILLAUME REVEL (1457), est un de ceux-ci. M^{lle} LALOY a pris la peine d'y relever tous les cimiers des armoiries auvergnates : on voudrait en montrer, trop brièvement, l'intérêt par quelques exemples :

Le cimier est souvent parlant ; tantôt emprunté à des armes qui le sont aussi : de la Vaissière (une touffe de noisetiers), de Teissières (un blaireau ou taison) ; tantôt seul parlant, il joue alors soit avec le patronyme : Bœuf, Sarrasin, de Canis, de la Martre, de l'Oursse ; Rossin (un roussin ou cheval de bataille), de la Forest (un sanglier dans un bouquet d'arbres) ; ou seulement sur partie du nom : Rochedragon (un dragon), Pelabœuf ; Villebœuf (un bœuf), Murat-Lagasse (une agace ou pie).

Parfois, il est seulement allusif : les Mulatiers de la Triolière portent un mulet ; les Verrières, un verre à boire ; les Cocural deux perches de cerf ; l'allusion s'attache parfois au nom du fief : les Greilhes de la Volpilière portent un renard ; au cri : les Durat et les Chatard crient : Sainte Catherine et figurent la Sainte sur leur timbre.

Pour son origine, le cimier peut être tiré de l'écu, soit directement : Paray (un blaireau), Guérin (un chien), Chillac (une tête humaine), Flageac (une tour), soit, lorsqu'il s'agit d'une pièce héraldique, être seulement chargé de celle-ci, telle la croix ancrée d'or des Boulier qu'on retrouve sur l'oreille du chien qui cime, ou le sautoir des Madic tenu par l'aigle qui timbre.

Quand il ne le représente pas, le cimier rappelle seulement un meuble : portant tous deux un chevron accompagné de 3 grelots ou de 3 épis, les Valet et les Chambeuil ciment d'une cloche ou d'une gerbe.

Le cimier peut se briser par modification soit des émaux, soit des accessoires ; ainsi les bustes de femmes des La Faye sont différemment coiffés ; soit de l'animal : un bœuf remplacé par un cerf (Chalençon) ; les Lavieu cimant d'une aigle, d'un coq, ou d'un buste de lion. Le cimier au lion d'or, des Passac, brise en se colorant aux armes de l'écu : un fascé chargé de 3 pals.

Parmi les cimiers curieux, on retiendra les deux daims, l'un passant, l'autre broutant un arbre, des Moleires de Serre ; et la Vierge offrant une poire à son Fils tenu dans ses bras (Astor de Digons).

Ces quelques lignes ne visent qu'à montrer, au hasard, toute la valeur, pour des travaux systématiques, de la documentation si rare que M^{lle} LALOY a pris la tâche de réunir. Mieux que quiconque, elle s'est qualifiée pour éditer, un jour, un des plus artistiques des armoriaux français.

P. A. E.

IAIN MONCREIFFE and DON POTTINGER. **Simple Heraldry**, cheerfully illustrated. Thomas Nelson and Sons, Londres 1953.

Les fêtes du couronnement anglais donnent à l'héraldique un regain d'actualité qui se manifeste de la façon la plus variée, touchant les aspects les plus divers de la vie britannique. De multiples articles de presse et des publications plus importantes expliquent au public le sens et l'histoire des titres, des blasons, des devises et de tant d'autres objets et coutumes qui sont le domaine de l'héraldiste et du généalogiste.

Parmi toutes ces publications, le volume que nous signalons ici est d'un genre tout nouveau : c'est un petit traité d'héraldique humoristique. Qu'on ne prenne pas ce terme dans son sens péjoratif mais bien dans ce qu'il a de meilleur. En lisant ce livre charmant, en contemplant son illustration si divertissante, le lecteur s'amuse et rit tout seul ; et pourtant le débutant y trouvera une initiation parfaite et l'héraldiste consommé n'y relèvera rien d'inexact ou de contraire aux acquisitions historiques modernes.

Ce véritable tour de force a été réalisé par un héraldiste compétent qui s'est entouré des conseils et des critiques de personnalités connues qui lui confèrent les garanties d'un ouvrage sérieux. L'illustrateur, lui, joint à la technique exacte d'un peintre héraldiste officiel un humour qui nous rappelle la meilleure tradition du « Punch » et un sens admirable des couleurs, du mouvement et de la vie. Les délicieuses vignettes illustrant les « seize quartiers », celle des pompiers de Lanark, du drapeau américain, de la mort du vieux père ou des brisures écossaises, en sont quelques exemples ; il faut avoir regardé tout cet ouvrage, médité chaque détail

savoureux ; c'est un régal pour le lecteur, mais aussi un intérêt soutenu puisqu'on y trouve cette alliance inattendue : un remarquable résumé des coutumes héraldiques britanniques et l'humour anglais le plus typique.

Deux chapitres intéresseront plus particulièrement nos héraldistes : ce sont ceux sur les brisures — dont les règles sont encore très strictes en Angleterre — et sur les devises (badges).

La présentation de ce petit volume est à tous points de vue digne de son contenu.

M. J.

SIR FRANCIS OPPENHEIMER. **Frankish Themes and Problems.** Londres, Faber 1953.

Le problème de l'origine de la fleur de lis, emblème préhéraldique, a passionné les érudits de l'ancien régime ; au XIX^e siècle, Rey, de Beaumont, van Malderghem, ont essayé de le résoudre. Tout récemment, un numismate de grande classe, M. Braun von Stumm, reprenant le problème en 1952, en a vu la solution dans le culte marial, propagé par saint Bernard. Après lui, un érudit anglais, Sir F. Oppenheimer, en présente une explication nouvelle. Dans *Frankish Themes and Problems*, il soutient que, primitivement, la fleur de luce ne serait qu'une francisation des mots : fluor lucis, désignant le Saint-Esprit figuré comme une colombe d'or.

Allant plus loin, il pense que, semés sur le tissu, ces oiseaux ornaient les vêtements offerts par le pape Etienne II à Pépin le Bref, lorsqu'en 754, il lui conféra la dignité de Patrice.

Confiés à l'abbé de Saint-Denis, ces vêtements (ou des copies), remis en honneur par Louis VI, lorsqu'il s'affirma héritier de Charlemagne, seraient devenus vêtements du sacre tandis que, mal comprises, les colombes stylisées, auraient pris la forme de la fleur de lis traditionnelle, ornement dont Louis le Gros garnit ses monnaies et son sceau. Pour ingénieuse qu'elle soit, l'hypothèse n'est pas absolument convaincante bien qu'elle explique aussi les termes utilisés pour désigner la fleur de lis dans les diverses langues, et l'argumentation de M. von Stumm nous paraît plus démonstrative. D'ailleurs, si on a cru voir des fleurs là où il y avait un oiseau, c'est parce qu'on y cherchait la fleur.

Du livre de M. Oppenheimer on retiendra l'explication du fait curieux que les vêtements du sacre étaient violets, fleurdelisés d'or, alors que les armes royales avaient le champ d'azur.

D'après les usages de la cour de Byzance, les vêtements de pourpre violette étaient réservés à l'empereur, tandis que les hauts dignitaires s'habillaient de pourpre hyacinthe (*purpura hyacinthina*). Cette teinte (le roge jacint du moyen âge) était si bien celle du vêtement offert à Pépin que, peu après, en 758, le pape Paul I, désirant rappeler au roi les devoirs contractés en devenant Patrice, lui envoya un anneau d'or garni d'une pièce hyacinthe, sorte de rubis.

Les anciennes descriptions des vêtements du sacre parlent de tunique, manteau, souliers hyacinthe à lis brodés d'or ; en 1179 peut-être ; en 1223, au sacre de Saint-Louis (1226), puis sous Charles V (1365). M. Oppenheimer ne va pas plus loin, mais on ajoutera que dès la mort de son père, Louis XI se vêtit de pourpre.

Au dire de du Tillet, sous François I^{er} et ses successeurs, au XVI^e siècle, les vêtements du sacre étaient violets ; ils l'étaient encore aux sacres de Louis XIV et de Louis XV, alors que, devenues emblème héraldique, les fleurs de lis étaient, depuis Bouvines au moins, posées sur champ d'azur, sur les penons et cotes d'armes du roi.

Faut-il rappeler que, selon Paillot, les tabards des héraults royaux étaient non pas azur mais violets fleurdelisés ? Ainsi les anciens Montjoie continuaient-ils à porter la pourpre hyacinthe, telle que, du Pape, l'avait reçue, Pépin, Patrice de Rome et premier des rois consacrés.

P. A. E.

Deutsche Wappenrolle. — Hg. vom « Herold ». Bd. 9, Lfg. 1-3. Schellenberg bei Berchtesgaden 1950-1952, Verlag Degener & Co.

Nach sechsjähriger Unterbrechung findet die vielbenützte « Deutsche Wappenrolle » ihre Fortsetzung. Dabei wurden vom « Herold », unter bestimmender Mitwirkung von Dr. O. Neubecker, unserem korrespondierenden Mitglied, die wissenschaftlichen Grundlagen in heraldischer, rechtlicher und genealogischer Hinsicht neu überprüft. Die Mitgliederversammlung des « Herold » beschloss am 5. 5. 1949 die Herausgabe des Werkes, wobei man sich in den Satzungen, die überdies der 1. Lieferung von Bd. 9 vorgebunden sind, an das Deutsche Wappenrechtsgesetz vom 5. 5. 1936 (Reichsgesetzbl. II, 134) hält. Der vorliegende Druck stellt nur einen Auszug aus dem umfangreichen Originalwerk dar. Er bietet — die Blätter sind nur einseitig bedruckt — die vom Herold-Ausschuss überprüften Angaben samt dem Wappen in schwarzer Strichzeichnung : Namen des wappenführenden Geschlechtes, samt Herkunftsangabe, die Wappenbeschreibung, Angaben über die Rechtsgrundlage der Wappenführung, Mitteilungen über den Kreis der führungsberechtigten Personen, Eintragungsdatum und -Nummer.

A. Br.

REINHARD FRAUENFELDER. **Die Aebte- und Konventsiegel des Klosters St. Georgen zu Stein am Rhein.** SA. aus «Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung», Heft 71, Konstanz 1952.

Verf. bietet einen knappen Ueberblick über die Siegel des alten Benediktinerklosters St. Georgen zu Stein a. Rh. Das früheste Siegel stammt von Abt Heinrich (1247), gotisch, spitzoval, mit der stehenden Figur des Abtes, samt Pedum und Regelbuch. Typisch für alle Nachfolger, mit stilistischen Nüancen. Mit Konrad II. Goldast begegnen auch die persönlichen Wappen der Prälaten im Schildfuss (1410). Das Konventsiegel ist in 3 Fassungen überliefert, in den zwei älteren (1247, 1296) mit dem Ritter St. Georg als Standfigur, im jüngsten (seit 1298) als Reiter, mit dem Drachen, Vorbild für das Stadtsiegel. 1384 begegnet auch ein Kustoreisiegel, allerdings das persönliche Wappensiegel des damaligen Kusters, aber als Kustoreisiegel ausdrücklich erwähnt.

A. Br.

A. O. LUSSEK. **Die Urner Glasgemälde im Kreuzgang des ehemaligen Klosters Wettingen.** SA. aus «Urner Neujahrsblatt», 6./7. Bd., Altdorf 1952.

Unter den zahlreichen Glasgemälden, die das gerade darum auch so berühmte Zisterzienserkloster Maris Stella, eine Schöpfung der Grafen von Rapperswil aus dem 13. Jh. und 1841 aufgehoben, zieren, ragen u.a. 6 Urner Scheiben hervor: 3 Standes- und 3 Privatscheiben, entstanden 1519-1579. Die älteste, eine Standesscheibe von 1519, stammt aus der Werkstatt des bekannten Zürcher Glasmalers Funk, die beiden folgenden Urner Scheiben, von 1579, aus derjenigen des Jos Murer und seines Sohnes Christoph, die drei privaten dagegen, von 1572-1573 des Franciscus Ritter, Burckhart Bär und Martin Lusser, sind von *Peter Bock*, einem Zürcher, der 1585 das Urner Landrecht erwarb und recht bedeutende Glasmalereien hinterlassen hat. Für die engen Beziehungen zwischen Uri und Wettingen, die Jahrhunderte alt waren, ist die vorliegende eingehende Beschreibung ein willkommener Beitrag.

A. Br.

Deutsche Kunst und Kultur im Germanischen National-Museum. — Verlag Karl Ulrich & Co., Nürnberg 1952.

Zur Zentenarfeier des Germanischen Museums in Nürnberg ist diese ausgezeichnet illustrierte Gabe herausgekommen. Einleitend orientiert der erste Direktor, *Ludwig Grote*, über die mannigfachen Schicksale des Museums, insbesondere die Entstehung, die mit dem Namen des Freiherrn Hans von und zu *Aufsess* untrennbar verknüpft ist. Auf etwa 200 anschliessenden Schwarz- und Farbtafeln werden sodann einzelne, trefflich ausgewählte Stücke wiedergegeben. Der Schlusstext unterrichtet vorzüglich über den Aufbau der Sammlungen. Eine wie grosse Fülle an Denkmälern, die den Heraldiker interessieren, in diesem Museum vereinigt sind, lässt sich auf Grund dieses Ueberblicks natürlich niemals feststellen. Von den zahllosen eigentlichen heraldischen Stücken, wie graphischen Blättern, Glasscheiben usw., kann man sich nur an Ort und Stelle ein Bild machen. Doch bietet der vorliegende Band immerhin eine Zahl auserlesener Stücke, die den Heraldiker fesseln. Erwähnt seien etwa verschiedene Helme und Waffenstücke, wie der spätrömische Prunkhelm (S. 18), der Topfhelm der Nürnberger Patrizier Rieter von Kornburg (14. med., S. 44), der Totenschild des Nürnberger Patriziers Hermann Grundherr († 1370, ib.), Stechzeug mit Tartsche von dem Plattner Valentin Siebenbürger, Nürnberg 1530-35 (S. 105), Prunktturnierharnisch Friedr. Wilhelms I. von Sachsen-Weimar-Altenburg 1560-70 (S. 141), Halber Harnisch, Meisterstück des Nürnberger Aetzmalers Hans Conrad Spörel 1607 (S. 161), Brakteaten (S. 29), der Siegelstempel des Klosters Michelfeld i. d. Oberpfalz (14. Jh., S. 40), Grabstein des Nürnberger Patriziers M. Mendel († 1383, S. 48), die Kaiserbildnisse Karls des Grossen und Sigmunds für die Heiltumskammer, von Dürer (S. 108, 109), ein mit Wappen buntglasierter Ofen aus dem Ochsenfurter Kapitelhaus (16. Jh., S. 101), verschiedene Medaillen, Porträts mit Wappen, wappengeschmückte Fayencen (S. 155), usw. Das Studium des prächtigen Buches ist auch dem ausübenden Heraldiker zu empfehlen.

A. Br.

Internationale Chronik — Chronique internationale

Heraldik und Philatelie. — Wappendarstellungen zählen zu den ältesten und häufigsten Motiven, denen man auf Briefmarken begegnet. Sie erscheinen vor allem als Hoheitszeichen des Ausgabestaates und seiner Postverwaltung. In zweiter Linie finden sich ganze Wappenreihen, wie die schweizerischen Kantonswappen der Pro Juventute-Ausgaben oder